

Arnaud LAIMÉ

L'INFLUENCE D'ANGE POLITIEN DANS LA PRÉFACE DES *SILVAE* DE NICOLAS PETIT (1522)

LES *SILVAE* DE NICOLAS PETIT¹.

Nicolas Petit, professeur poète humaniste et régent ès arts au collège de Montaigu, publia ses *Silvae* en 1522, chez Jean de Gourmont. Il s'agit d'un recueil de poésies de trois mille vers environ, hétérométrique, composé comme son titre l'indique, de silves (poèmes de circonstance présentant une forme apparemment improvisée), d'hymnes, mais également d'odes. Il est dédié à deux personnages très importants du monde universitaire parisien du début du XVI^e siècle, Noël Béda et Pierre Tempête, tous deux principaux d'un célèbre collège situé sur la montagne Sainte-Geneviève, le collège de Montaigu.

L'ensemble des trois silves représente environ deux mille hexamètres. Les thèmes en sont très variés ; l'*Arion* a un double sujet : d'une part, la silve raconte, dans un style qui se trouve à mi-chemin entre l'épopée et la révélation orphique, le mythe du poète Arion sauvé des eaux par un dauphin, alors que des marins criminels voulaient l'assassiner pour s'emparer de son or ; d'autre part, elle narre la difficile passation de pouvoirs entre Dionysos, abandonné des Muses que ses mœurs répugnent, et Apollon, nouveau protecteur de celles-ci. La silve *Gournay*, adoptant un registre de style moyen, contient un éloge appuyé de Gournay-en-Bray, petite cité normande située non loin de Bellozane, ville natale du poète. La *Barbaromachie*, enfin, offre le récit épique et burlesque, parodiant l'*Énéide*, d'un fait divers réel de voierie : les latrines du collège de Montaigu ont débordé pour aller se déverser en contrebas sur le collège de Sainte-Barbe, dont les élèves décident de se venger et creusent, au couvert de la nuit, une canalisation pour renvoyer l'urine dans les jardins de l'école adverse ; l'expédition nocturne est découverte par les élèves de Montaigu, et une grande mêlée commence, qui s'achèvera par la destruction du four à pain des Barbistes, et celle des vignes des Montacutiens. Ce texte aux ressorts scabreux semble vouloir allier de manière originale érudition et culture populaire.

¹ Je prépare actuellement l'édition, la traduction et le commentaire des œuvres de Nicolas Petit dans le cadre d'une thèse de troisième cycle, sous la direction de Madame P. Galand-Hallyn. Bibliographie sur N. Petit : A. Hamon, *Un grand Rhétoriqueur Poitevin: Jean Bouchet, 1476-1557?*, Paris, 1901, Genève, Slatkine reprints, 1970 ; J. Bouchet, *Epîtres morales et familières du Traverseur*, éd. M.-A. Screech- J. Beard, Londres-New York, Marton, 1969, p. VIII et note de l'épître 78, fol. 53, éloge funèbre par Bouchet ; voir l'épître 21 adressée à Petit, fol. 22 ; F. Joukovsky, *La gloire dans la poésie française et néolatine du XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1969, p. 415, 438, 567 ; *Orphée et ses disciples dans la poésie française et Néo-latine du XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1970, p. 54 ; 124-126 ; J. Britnell, *Jean Bouchet*, Durham, Edinburgh University Press, 1986 ; J. Dupèbe, *Astrologie, religion et médecine à Paris : Antoine Milzaud (c. 1512-1588)*, thèse d'Etat dactylographiée, Université de Paris X Nanterre, 1999, II (2), p. 510, référence à Petit et à son camarade J. Fossier ; J. Lecointe, « Nicolas Petit, Bouchet, Rabelais : la poétique de Politien, du cercle de Montaigu au cercle de Fontaine le comte », *Jean Bouchet, Traverseur des Voies périlleuses*, éd. J. Britnell et N. Dauvois, Paris, Champion, 2003 ; *Poetica de François Dubois*, dossier d'habilitation soutenu à l'Université de Paris IV en janvier 2000 ; Perrine Galand-Hallyn, *Un professeur-poète humaniste : Joannes Vaccaeus, La Sylve parisienne (1522)*, Genève, Droz, 2002 ; P. Caron, *Noël Béda précédé de Le diabolique docteur et les saints érudits*, par A. Laimé, Paris, les Belles Lettres, 2005 ; A. Laimé, « Combats de rues dans le Paris des premiers humanistes (1496-1535) : Fausto Andrelini, Nicolas Petit et François Rabelais », à paraître en 2007 dans les actes du colloque *Paris, cartographies littéraires (13-15 octobre 2005)*, éd. C. Liaroutzos et C. Pinçonnet ; « L'avant-garde néolatine précurseur de Rabelais : la Barbaromachie de Nicolas Petit », à paraître dans les actes du colloque « *Rabelais ou « L'aventure des gens curieux »*, *L'hybridité des récits rabelaisiens (27-31 août 2006)*, éd. Cl. La Charité et D. Desrosiers-Bonin, à Genève chez Droz en 2007.

La préface de ce recueil me semble incarner les aspirations de la tradition naissante des *litterae humaniores* en France, autant par ce qu'elle dit (elle expose un véritable manifeste sur le genre de la silve, tel que l'enseignement l'a fait connaître par les éditions de Stace commentées par Domizio Calderini ou Joannes Vaccaeus, entre autres) que par ce qu'elle cache, et permet plus particulièrement de faire le point sur la réception de Politiën en France au début des années 1520, et d'en préciser une nouvelle fois l'importance².

UNE PRÉFACE À LA MANIÈRE DE STACE.

La lettre préfacielle de Petit présente un certain nombre de points communs avec toutes les préfaces des *Silves* de Stace et se rattache bien à cet exercice de style qu'est la préface argumentative littéraire³.

Petit consacre d'abord ses premiers soins à se procurer des protecteurs, des « patrons »⁴ qui le défendront contre la jalousie et les attaques d'autrui, et dont les noms (et le renom, pour jouer sur le double sens de *nomen*) seront la meilleure tutelle⁵. Ce thème était de même amplement traité par Stace dès le début de ses différentes préfaces, où il citait toujours, dès les premières lignes, l'identité de son dédicataire⁶, afin de se prémunir contre les critiques éventuelles à l'égard du genre de la silve, que ses contemporains jugeaient parfois d'une composition trop rapide⁷. Petit introduit seulement une *variatio* avec l'image agricole de l'« étai » (*adminiculum*) qui soutient les jeunes arbres encore trop frêles pour porter leurs « premiers fruits » (*primitiae*)⁸. Enfin, il modifie le *topos* du *patronus* en s'en attribuant deux pour une seule œuvre, mais la pratique en est, somme toute, assez courante⁹.

Si Petit a besoin de protecteurs, c'est que son œuvre est modeste, dit-il, et en butte sur la place publique à de sévères critiques. L'œuvre sérieuse par excellence reste l'œuvre épique : Stace opposait ses *Silvae* et sa *Thébaïde* en comparant les soucis respectifs que lui procure l'édition de chacun de ses ouvrages¹⁰. Petit va implicitement distinguer lui aussi l'écriture épique de la poétique de la silve : son œuvre est ténue, simple, sans apprêt, et il en a conscience¹¹. Il faut voir là une *recusatio* classique, dans la droite ligne de la préface du livre I des *Silvae* de Stace.

Petit n'emploie pas le diminutif dont use le poète latin pour qualifier son œuvre : *libellos*, mais il use à trois reprises, pour désigner ses créations, de la racine *lud-* (*lusus* une fois, *lusimus* deux fois¹²). Il se souvient ici de l'expression *praelusit*, qui désigne en général l'entraînement avant le combat et figurait chez Stace le prélude à une œuvre sérieuse¹³. Il faut sans doute aussi voir dans ce verbe une réminiscence virgilienne : *lusimus* est le premier

² J'utilise le texte des *Silves*, éd. H. Frère, Paris, Les Belles Lettres, 1943, revu et corrigé par C. Moussy, 1992 (3^{ème} édition).

³ Cf. Quintilien, VIII, 3, 31, qui parle de Pomponius Secundus, de Sénèque qui a préfacé en prose ses tragédies, ou de Martial les livres I, II, VIII, IX, XII de ses *Épigrammes*. Cf. S. T. Newmyer, *The Silvae of Statius, structure and theme*, Brill, 1979, p. 11-12.

⁴ *Silvae, praefatio*, fol. A1v : *Utrumque tamen patronum mihi vindicare certum habui.*

⁵ *Ibidem* : *aliquem mihi deligerem cuius nomine tenues istae ingenii nostri primitiae circumferrentur...*

⁶ Cf. par exemple *Silvae*, 1, *praefatio*, l. 1 ; 2, *praefatio*, l. 1 ; 3, *praefatio*, l. 1, 8-9 : *Habuerat quidem et secundus te testem, sed hic habet auctorem.*

⁷ Comme a pu en formuler Quintilien, 10, 3, 17.

⁸ N. Petit, *Silvae*, fol. A1v.

⁹ Ce que fait également Théodore de Bèze, cf. S. Laigneau, « Varietas et unité dans les *Silves* de Théodore de Bèze », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, I, Paris, 2004, p. 239.

¹⁰ Stace, *Silvae*, 1, *praefatio*, l. 5-7.

¹¹ N. Petit, *Silvae*, fol. A1v : « *tenuitatis meae conscius* ».

¹² *Ibidem*, fol. A1v, A2r, A2v.

¹³ Stace, *Silvae*, 1, *praefatio*, l. 10.

mot du *Culex*, poème de jeunesse appartenant à l'*Appendix vergiliana*¹⁴. La situation d'énonciation est la même : adresse au dédicataire, plaidoyer du poète en faveur d'une poésie parodiant le style épique, usage d'un terme qui souligne le jeu littéraire, ainsi que le plaisir qu'il procure à l'auteur et l'agréable délassément qu'en retirera le lecteur¹⁵.

Toujours conformément à cette rhétorique de la fausse modestie, Petit feint de déprécier « ce petit ouvrage qu'est le [sien], sans apprêt ni élégance »¹⁶, usant du diminutif péjoratif *opusculum* qui n'est pas sans rappeler le *libellus* statien. Enfin, il qualifie son recueil de *nugae*, « bagatelles »¹⁷. Il ne lui reste plus qu'à souligner la volontaire nonchalance mise à composer ce recueil, auquel il aurait, écrit-il, refusé de sacrifier son sommeil¹⁸ - la remarque ne manque pas d'ironie quand on se rappelle les horaires au collège de Montaigu sous la direction de Béda et Tempête, qui laissaient bien peu de sommeil à leurs élèves¹⁹. Nicolas Petit rédige ses poèmes alors qu'il est régent, ses journées sont sans doute moins dures, mais doivent rester bien chargées. Où a-t-il pu trouver la force et le temps d'écrire ses trois mille vers si ce n'est la nuit ?!

Dernier point commun avec la pratique des *silvae* telle que Stace nous la présente : une inspiration bien particulière préside à leur écriture, que le poète latin désigne par l'expression *calor subitus*. Nulle part nous ne trouvons dans la préface de Petit cette expression ou même le simple terme de *calor*²⁰ ; pourtant, pour décrire l'état dans lequel il a composé ses *Silvae*, Petit parle d'un « feu » (*incendisse*) qui l'a guidé tout au long de son entreprise²¹ : c'est bien là une survivance du *calor* statien et du *fâ presto* inhérent, thème longuement développé, par exemple, par Vaccaeus dans la préface de sa *Sylva Parrhisia*²².

Mais des différentes fonctions traditionnelles de l'épître liminaire²³ : indiquer les circonstances de la composition de chaque poème, annoncer le contenu des livres, défendre la pratique auctoriale, flatter les dédicataires, on voit que Petit n'a gardé que la dernière. Jamais il n'évoque les circonstances qui ont suscité son écriture (ce serait malaisé pour une silve comme l'*Arion* qui ressemble peu à un poème d'occasion), encore moins le contenu de son recueil. Autre écart important : l'épître est prolixe, contrairement aux préfaces plus sobres de Stace et de Politien. Enfin, le poète ne fait nulle mention d'une éventuelle contrainte : aucune pression ne semble s'être exercée sur lui pour le forcer à publier. De même, il ne prétend pas, comme nombre d'auteurs de silves, être revenu sur une première composition spontanée, pris de remords, pour la réécrire et l'amender. Bref, le scénario éditorial que l'épître propose est mince.

La faute en incomberait-elle à la course hâtive de sa plume, ou encore à la *tenuitas* de son style ? Oui, si l'on se rappelle que ce terme ambigu peut également signifier subtilité,

¹⁴ *Lusimus, Octavi, gracili modulante Thalia...*

¹⁵ Cf. de même dans Virgile, *Bucoliques*, 1, 10 : *Ludere... calamo* ; 6, 1.

¹⁶ N. Petit, *Silvae*, fol. A2r : *opusculum hoc nostrum incultum et inelegans*.

¹⁷ Cf. bien sûr Catulle et son premier poème qui sert de préface, I, 4 ; ou encore Martial, *Epigrammes*, IX, 1, 5.

¹⁸ Voir fol. A2r : *noletes scilicet hystoriis fabulisue undecumque accumulandis inuigilare*.

¹⁹ J. Lecoite, *Poetica de François Dubois*, p. 14-15.

²⁰ Pour la fortune de ce mot durant la Renaissance, voir P. Galand-Hallyn, F. Hallyn, J. Lecoite, « L'inspiration poétique au Quattrocento et au XVI^e siècle », *Poétiques de la Renaissance. Le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2001, p. 109-156, et P. Galand-Hallyn, L. Deitz, « Le style au Quattrocento et au XVI^e siècle », *Ibidem*, p. 532-566.

²¹ N. Petit, *Silvae*, fol. A2v.

²² P. 3.

²³ Fonctions définies par S. T. Newmyer, *The Silvae of Statius*, p. 11-12, et valables aussi pour Politien. Voir aussi, à propos du paratexte propre aux silves, P. Galand-Hallyn et F. Hallyn, « "Recueillir des brouillars" : éthique de la silve et poétique du manuscrit trouvé », *Le poète et son œuvre. De la composition à la publication*, Etudes réunies par J.-E. Girot, Genève, Droz [Cahiers d'Humanisme et Renaissance n°68], 2004, pp. 9-35.

finesse, des *res* autant que des *verba* comme le souligne Cicéron²⁴, et si l'on veut admettre que cette préface, se démarquant des ses modèles antiques ou florentins, ne vise pas seulement à l'information ou à la louange.

JEU INTERTEXTUELS : L'IDENTIFICATION DE PETIT À POLITIEN

Les premiers mots, les premières phrases de l'épître suffisent à montrer les ambitions de Nicolas Petit. Il se veut l'héritier d'une tradition (*vetus consuetudo*) qui a résisté au temps (*tenuit*), et qui reprend vigueur (*quae cotidie magis invalescit*). Le rythme solennel de la syntaxe souligne cette vigueur retrouvée : les phrases se font périodes (2, 4, 6 lignes), la dernière est rythmée par un balancement harmonieux en deux membres égaux, dont le premier développe la protase et le second l'apodose du système conditionnel. Quelle est cette tradition ? Elle veut que toute œuvre ne voie le jour que si elle peut bénéficier de la protection de patrons. Précisément, lorsqu'il évoque cette coutume, Petit paraphrase le début de la silve *Nutricia* d'Ange Politien, dans laquelle le poète florentin évoque une autre *vetus lex*, très voisine, qui impose que l'on rende grâce à ceux qui nous ont nourris spirituellement²⁵. Malgré le léger décalage, cet intertexte inaugural apparaît important, car il définit un ton et un programme, lance un manifeste. La référence éveille l'attention du lecteur qui se trouve incité à mieux rechercher l'influence de Politien dans l'épître.

Cette influence est en effet très réelle, quoique discrète : Politien n'est évoqué nommément qu'un peu plus loin, au détour d'une citation de Pic de la Mirandole à son propos : Pic célèbre en son ami « la rare union de l'art oratoire et de l'art poétique »²⁶, ainsi que son rôle précieux dans la restauration des belles lettres. Ce compliment est repris par Petit qui l'applique à Jean Tixier de Ravisy, dit Ravisius Textor²⁷. Petit doit penser ici au dernier ouvrage de Textor paru peu de temps avant sa propre préface, les *Officinae partim historiarum, partim poeticis referta disciplinis*, publié à Paris chez Antoine Aussourd et Regnault Chaudière, en 1520. Sans doute Petit était-il un familier de Textor, comme le *noster* pourrait nous le faire croire, à moins qu'il ne s'agisse simplement de désigner ainsi un concitoyen de la République littéraire des humanistes.

Quoi qu'il en soit, le savant Textor semble servir de repoussoir à Petit qui, lui, prétend s'être seulement amusé à écrire ses silves et n'avoir pas voulu faire preuve d'érudition, « domaine où Textor semble avoir donné parfaite satisfaction »²⁸. Mais Petit présente ainsi le polygraphe français comme un double de Politien, *multiplicis homo doctrinae*, « homme au savoir multiple »²⁹ en usant de l'expression de Pic lui-même³⁰, expression-clé qui résume l'art de Politien et sur laquelle je reviendrai plus longuement tout à l'heure. C'est une façon

²⁴ *De finibus*, 3, 40.

²⁵ Silve *Nutricia* de Politien, v. 1 : *Stat vetus et nullo lex interitura sub aevo*. Petit connaît certainement cette silve, éminemment réflexive sur l'art d'écrire, grâce à l'édition des *Opera omnia* de Politien par Nicolas Béraud et Josse Bade, chez ce dernier, en 1512.

²⁶ N. Petit, *Silvae*, fol. A2v.

²⁷ Professeur de rhétorique au collège de Navarre, puis recteur de l'Université de Paris en 1520, l'un des compilateurs les plus féconds de la Renaissance (*Specimen epithetorum*, 1518 ; *De prosodia libri IV, Dialogi aliquot*, 1529 ; *Epistolae*, 1534).

²⁸ N. Petit, *Silvae*, fol. A2r : *Cui quidem prouinciae abunde satisfecisse uidetur Ravisius noster, multiplicis homo doctrinae...*

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ *Illustrium virorum epistolae*, Paris, Bade, 1520, fol. 13v : *Tu ita utrunque imple [poeta, rhetor, philosophus] ut utrum magis haud satis constat qui et graecam et nostram Minervam ita pulchre amplectaris, quasi cinnus utriusque linguae ut (...) non facile discerni possit.*

Cf. Petit, *Silvae*, fol. A2r-v : *Cui quidem prouinciae abunde satisfecisse uidetur Ravisius noster, multiplicis homo doctrinae, honestique & perquam amoeni ingenii, qui facultatem & poeticam et oratoriam perinde amplexus est ut (quod de Politiano Picus) utram magis haud satis constat, sitque cinnus utriusque dicendi generis.*

pour le poète français de recréer artificiellement le cénacle du studio florentin au sein de l'Université parisienne, et de parfaire la *translatio studii*, en offrant aux yeux du lecteur l'image d'un poète philologue (ou poète lexicographe) accompli, tout en revêtant le rôle de Pic lui-même.

Or, si l'on étudie de plus près la citation de Pic, l'on voit la préface de Petit s'éclairer sous un nouveau jour.

Petit tire sa citation d'un échange de lettres entre Pic et Politien, dans lequel Pic a demandé au grand philologue de corriger le premier de ses cinq livres d'*Amours*, qu'il appelle ses *musae tenues suae*³¹. La correspondance de Politien où figure cet échange fut publiée pour la première fois en France dans les *Opera omnia* de 1512, puis dans les *Illustrium virorum epistolae a Politiano partim scriptae* éditées chez Bade en 1517 puis 1520, avec les commentaires³² de François Dubois et Bade lui-même. Petit me semble avoir utilisé l'édition de 1520 comme je vais le montrer tout à l'heure.

Or une lecture attentive révèle que Petit ne se cantonne pas à la citation évoquée, mais use largement de plusieurs passages de la correspondance de Politien afin de donner à tous les personnages qu'il évoque dans sa préface l'éthos et la *dignitas* de l'humaniste accompli, grâce à un travail précis de contamination.

En effet, un nombre important d'extraits de cette correspondance inspirent le Français pour construire sa préface : la citation de Pic est développée par une autre citation, qui provient d'un échange de lettres entre l'humaniste vénitien Hermolao Barbaro et Politien (placé juste après l'échange entre Politien et Pic dans l'édition 1517), au cours duquel Barbaro, après sa rencontre avec Politien à Venise, lui écrit pour l'assurer de l'immense respect dans lequel il le tient et lui adresser une double requête : qu'il continue de venir au secours des belles lettres et qu'il accepte que lui, Barbaro, l'assiste dans ce combat³³. Ce à quoi Politien répond que « si dix Barbaro <lui> étaient donnés, <il aurait> bon espoir que sous peu les lettres grecques et latines soient sauvés de la barbarie³⁴ ». Il s'agit là d'un échange de compliments traditionnel dans la correspondance humaniste, et l'on voit avec quelle facilité Petit réussit à insérer dans son texte des citations relevant de situations d'énonciation différentes, mais qui portent un même message : Petit combine les jugements sur Politien qui apparaissent dans sa correspondance pour les appliquer au seul Textor.

On voit apparaître un autre thème récurrent dans la correspondance du Florentin, l'éloge de l'*humanitas* du destinataire, présentée comme une qualité qui permet à l'épistolier d'escompter pour son œuvre, qu'il faut défendre contre la « barbarie » environnante, la bienveillance éclairée de son correspondant. Petit, sollicitant le patronage de Béda et Tempête, recourt de nouveau à une citation de Politien : « ... je vous sais d'une telle sagesse que, je pense, vous ferez bon accueil à tout ce que je peux produire »³⁵. Il s'agit là d'un compliment adressé à Pic par Politien, qui avoue son incapacité à corriger quoi que ce soit dans les poèmes de son ami et se montre touché par la confiance qu'il lui a témoignée³⁶. On peut être surpris du parallèle ainsi établi par Petit entre le couple de la philologie glorieuse Politien/Pic et celui de la scolastique hideuse, Béda/Tempête. Dans quelle mesure les destinataires de Petit avaient-ils conscience de ces jeux intertextuels ? On ne saurait en tout

³¹ *Illustrium*, fol. 8r.

³² Sur François Dubois, voir J. Lecointe, *Poetica*. Les lettres de Politien sont en cours de publication, édition et traduction anglaise de Shane Butler : *Angelo Poliziano : Letters, Volume I, Books I-IV*, Cambridge-London, Harvard University Press, 2006 ; tome II à paraître courant 2007.

³³ *Illustrium*, fol. 16r : *succurrendum est ruinosis et nutantibus brevique casuris*.

³⁴ *Ibidem*, fol. 16v : *ita si Hermolai mihi dentur decem (...) facile sperem literas cum graecas tum latinas e barbaria receptum iri*.

³⁵ N. Petit, *Silvae*, fol. A2r^o : *Porro ea vos humanitate cognovi ut quicquid a me profisciscatur boni consulturos existimem*.

³⁶ *Illustrium*, fol. 11v : *Tanta rursus tua est humanitas ut te boni consulturum quicquid a nobis profisciscatur existimem*.

cas imaginer qu'il s'agisse là d'une insolente provocation d'un régent ès arts et la lettre ne laisse à aucun moment apparaître une quelconque tonalité polémique. Il est difficile également de penser que Petit écrit une lettre dont l'arrière-plan échapperait à ses destinataires. Les lettres de Politien étaient très bien connues. C'est donc une nouvelle occasion pour le critique moderne de revoir sa conception de Béda et la place des belles lettres à Montaigu : Petit espérait sans doute sincèrement que cette page chamarrée de quelques fragments de pure éloquence latine plairait à son directeur.

Revenons sur l'ouverture de la préface : j'ai évoqué plus haut l'allusion à la *vetus lex* tirée de *Nutricia*, que Petit rapporte au *topos* des *patroni*. L'humaniste va la développer en la contaminant avec l'extrait d'une autre lettre de Politien au poète vénitien Girolamo Dona³⁷ : c'est de là en effet qu'il tire l'image, signalée plus haut, de l'*adminiculum*, de l'étaï que l'on vient poser sous les branches du jeune arbre dans les premières saisons où il donne des fruits³⁸. Politien y use de la métaphore agricole pour remercier ses amis de la confiance et du soutien qu'ils lui ont témoigné lors de l'édition de ses premières *Miscellanées*. C'est donc cette fois Petit lui-même qui endosse la *persona* de Politien. C'est cette citation qui va lui permettre d'introduire le développement du thème central, celui du devoir de reconnaissance. Un peu auparavant, Politien a traité en effet ce thème dans une autre de ses lettres au même Dona³⁹, où il se réfère implicitement à un passage du *De officiis* de Cicéron qui mentionne un précepte d'Hésiode (« *lex Hesiodi* »⁴⁰) à ce sujet. On voit ici la subtilité avec laquelle Petit pratique l'art de l'allusion intertextuelle : il construit progressivement sa référence à Politien en introduisant d'abord un *exemplum* naturaliste tiré de Plin^e⁴¹, celui de l'aigle de Sestos qui, plein d'amour et de gratitude, se jeta sur le bûcher de sa jeune maîtresse, puis il cite explicitement le texte cicéronien qui n'était qu'évoqué par Politien⁴².

Petit conclut cette préface complexe et tissée d'allusions en imitant un dernier extrait de la correspondance de Politien, cette fois avec Baptista Guarini⁴³, où le Florentin clôt sa propre lettre en affirmant au célèbre pédagogue sa reconnaissance et son amitié éternelles. La formulation finale de son épître à Béda et Tempête permet ainsi à Petit de s'identifier définitivement au grand Politien et de quitter ainsi ses dédicataires sur une dernière note résolument « moderne ».

³⁷ *Illustrium*, fol. 49r : *Non est is auctoritatis meae rigor ut invidentium flatus quasi ventorum tuto possit excipere ni vestris paucorum testimoniis velut adminiculis ipsa per se decidua fulciantur*

³⁸ N. Petit, *Silvae*, fol. A1v^o : *...aliquem mihi deligerem cuius nomine tenues istae ingenii nostri primitiae circumferrentur, invidentium flatus exciperent & quibusdam velut adminiculis ipsae per se deciduae fulcirentur.*

³⁹ *Illustrium*, fol. 44r : *Lex et illa Hesiodi.*

⁴⁰ *De Officiis*, I, 49.

⁴¹ *Histoire naturelle*, 10, 18.

⁴² Cicéron, *De Officiis*, 1, 49 : *De benivolentia autem, quam quisque habeat erga nos, primum illud est in officio, ut ei plurimum tribuamus, a quo plurimum diligamur, sed benivolentiam non adolescentulorum more ardore quodam amoris, sed stabilitate potius et constantia iudicemus. Sin erunt merita, ut non ineunda, sed referenda sit gratia, maior quaedam cura adhibenda est; nullum enim officium referenda gratia magis necessarium est. Quodsi ea, quae utenda acceperis, maiore mensura, si modo possis, iubet reddere Hesiodus, quidnam beneficio provocati facere debemus? An imitari agros fertiles, qui multo plus efferunt, quam acceperunt? Etenim si in eos, quos speramus nobis profuturos, non dubitamus, officia conferre, quales in eos esse debemus, qui iam profuerunt? Nam cum duo genera liberalitatis sint, unum dandi beneficii, alterum reddendi, demus necne in nostra potestate est, non reddere viro bono non licet, modo id facere possit sine iniuria.*

Cf. Petit, fol. A2r.

⁴³ *Illustrium*, fol. 32r : *Quin (si modo tu non aspernaris) curabo extet ad posteros in reliquiis meis scriptis perpetuum, non dixerim doctrinae tuae, quaquidem minus eges, sed certe benevoli inter nos animi testimonium.*

Cf. Petit, *Silvae*, fol. A2v : *... daboque operam posteris relinquatur perpetuum in scriptis meis, non doctrinae modo vestrae, sed animi inter nos benevoli monumentum.*

ALLUSIONS À LA RÉCEPTION EN FRANCE DE L'ŒUVRE DE POLITIEN

Il est enfin possible de montrer que la préface de Nicolas Petit, si fortement imprégnée de l'œuvre épistolaire de Politien, porte également les traces d'auteurs français, imitateurs ou commentateurs, qui ont contribué à faire connaître le Florentin et ses théories poétiques.

On en trouve un bon exemple à la fin de la préface, lorsque Petit énumère trois poètes qui lui ont servi de modèles:

Videbam et enim Petrum Rossetum, felicis hominem ingenii et poetarum illectamentis deditissimi, cum Paulo suo fulminantem, Ioannem Vaccaeam, de cuius immensis laudibus longiore mihi subsellio agendum esset, Parrhisiae suae applaudentem, et Quintianum Orpheo suo.

Et de fait je voyais Pierre Rosset, homme d'un heureux génie, et entièrement voué à faire les délices des poètes, resplendir comme la foudre avec son *Paulus*, Joannes Vaccaeus, qu'il me faudrait célébrer plus longuement sans tarir, applaudissant à sa propre *Parisienne*, ainsi que Quinziano à son *Orphée*.

Nous voyons que Petit ne fait référence ici qu'à des auteurs de silves : Vaccaeus a écrit une *Sylva Parrhisia*, Stoa une *Silva Cleopolis*, suivie des trois livres de son *Orphée*. Même si le *Paulus* de Rosset ne porte pas cet intitulé précis, nous savons que le *Pratum* qu'il a composé se rapproche beaucoup par sa visée épictétique du genre de la silve⁴⁴, ainsi que par son titre : *pratum*, la « prairie », est bien un synonyme de *silva*, car ce terme symbolise la variété et le mélange des espèces végétales qui diaprent sa surface ; c'est du reste ainsi qu'Aulu-Gelle, grand modèle de Politien, avait dénommé son ouvrage des *Nuits-Attiques* dans sa *praefatio*.

Je ne détaillerai pas ici l'influence que Vaccaeus semble avoir exercée sur Petit, me bornant à rappeler l'importance de la silve *Nutricia* de Politien dans le projet et l'écriture de la *Sylva Parrhisia*⁴⁵ du professeur espagnol ; je compte montrer ailleurs que la silve *Arion* de Petit, éloge de la poésie en vers, est directement héritée des *Nutricia* de Politien, tout comme la *Parrhisia* de Vaccaeus. Je me contenterai également de signaler que la silve néo-latine de Quinziano Stoa, *Cleopolis*, un vibrant éloge de Paris, semble avoir suggéré à Petit l'idée de rédiger sa deuxième silve, *Gornais*, en hommage à la ville de Gournay.

Il est plus important pour l'heure de remarquer que, quoique Petit ne mentionne pas leur nom, il s'inspire de deux des humanistes qui ont le plus activement contribué à la diffusion en France de l'œuvre de Politien : François Dubois et Nicolas Béraud. On remarque par exemple que le passage sur la *lex Hesiodi* et la citation de Cicéron évoqués plus haut proviennent vraisemblablement des commentaires de Dubois à la lettre de Politien dans son édition des *Illustrium virorum epistolae*⁴⁶. Petit se réapproprie librement l'érudition de son ancien maître afin de nourrir son texte. Quand il se demande plus loin si, à l'instar du jeune Platon, il n'aurait pas mieux fait de brûler ses œuvres de jeunesse⁴⁷, il se souvient également pour cette anecdote d'une glose de Dubois, tirée cette fois de son édition commentée du *Griphus*⁴⁸ d'Ausone, à laquelle Dubois lui-même renvoie dans les *Illustrium*⁴⁹ pour de plus amples détails. Mais Petit n'imité jamais servilement : il amplifie en effet de manière originale le thème initial en le contaminant avec des anecdotes concernant

⁴⁴ Rappelons que tous les genres représentés dans les *Silvae* de Stace appartiennent au *logoi epideiktikoi*.

⁴⁵ P. Galand-Hallyn, *Un professeur-poète*, préface, p. xliii sqq.

⁴⁶ *Illustrium*, fol. 44r.

⁴⁷ Petit, *Silvae*, fol. A2 r : *si cum Platone dixissem hic Vulcane Paruus opera tua indiget* : « si j'avais dit avec Platon, Vulcain ce Petit a besoin de ton aide »

⁴⁸ *Griphi Ausoniani Enodatio per Franciscum Sylvium*, Paris, Bado, 1516, fol. 4r.

⁴⁹ *Illustrium*, fol. 13 r-v, au début de la glose d'une lettre de Politien à Pic de la Mirandole.

les philosophes cyniques Métroclès et son maître Cratès, qui tous deux aussi ont brûlé leurs œuvres. La préface de Nicolas Petit illustre ainsi de manière exemplaire le processus de stratification intertextuelle particulièrement développé par Politien lui-même et très prisé des premiers humanistes français. Petit s'approprie la *persona* du Florentin et le savoir antique que restitue son œuvre, mais il enrichit encore cette innutrition grâce aux sédiments savants ajoutés par ses épigones, commentateurs ou poètes.

Petit voit, on l'a dit, en Ravisius Textor une sorte de réincarnation de Politien, commentateur-poète loué pour sa prodigieuse aptitude à entrelacer les champs du savoir. Revenons sur l'expression qu'utilise Petit pour le définir : *multiplicis homo doctrinae* (f. Aii r). Cette désignation me semble révéler la présence latente de l'autre fondateur de l'« école » de Politien en France : Nicolas Béraud. En effet l'adjectif *multiplex* était apparu sous la plume de l'humaniste orléanais pour qualifier la *silve Rusticus* de Politien, œuvre majeure à laquelle il avait consacré un long et riche cours dès 1513, publié aussitôt⁵⁰. Bérauld voyait dans ce poème un *opusculum varium ac multiplex*, preuve du « génie de Politien, de son habileté linguistique, de sa brillante éloquence, de son unique et incroyable phénomène, et de la science qu'il a enfouie et dissimulée non seulement dans chaque vers de ses *Silves*, mais presque dira-t-on dans chaque mot »⁵¹. L'épithète *multiplex* qualifie l'art de l'écrivain capable d'enfermer un savoir immense dans des limites étroites d'un genre mineur, d'un trait, dans les connotations d'un seul mot, selon la tradition alexandrine la plus pure. C'est vers cette virtuosité que tend la préface de Petit.

L'épître dédicatoire adressée à Béda et Tempête par Nicolas Petit se révèle ainsi plus riche et plus complexe qu'elle ne le paraissait à première lecture. Dépassant l'habituelle topique épideictique dont Stace, entre autres, avait jeté les bases, elle fournit à Petit l'occasion de broser le portrait du poète latin moderne de 1522, portrait calqué sur la grande figure de Politien, tout en projetant sur le milieu intellectuel parisien l'ombre glorieuse du cénacle florentin. La préface atteste bien de l'achèvement de la *translatio studii* et de l'avènement d'une écriture fondée sur une imitation-crédation perpétuellement revivifiée, fondée sur l'union de la philologie et de la poésie.

⁵⁰ P. Galand-Hallyn, *Un professeur-poète*, p. xlvi.

⁵¹ Cité par P. Galand-Hallyn, *ibid.*

ANNEXE

**PROBISSIMIS VIRIS SACRARUMQUE LITERARUM PROFESSORIBUS EXIMIIS
NATALI BEDAE & PETRO TEMPESTIVO MONTIS ACUTI PRIMARIO NICOLAUS
PARVUS BELLOSANENSIS S. P. D.**

[Ai v°] TENUIT VETUS POETARUM consuetudo, quae cotidie magis invalescit, ornatissimi viri, ut opus fere nullum publicetur, quod non alicui nuncupatum sit, cuius auctoritate in lucem tutius exeat. Quod quum pensiculatius ipse considerarem, opere precium mihi facturus videbar si, a communi poetarum consuetudine non discedens, aliquem mihi deligerem cuius nomine tennes istae ingenii nostri primitiae circumferrentur, invidentium flatus exciperent & quibusdam velut adminiculis ipsae per se deciduae fulcirentur. Praesertim quum, tenuitatis meae conscius, fore coniectarem ut, si publicum faciendi morem transgrederer, in odiosum arrogantiae vitium inciderem, meque ipsum, tamquam punctis omnibus suffragii decoratus essem, nullos invidiae morsus timuisse suspicarentur omnes, quippe qui plerosque viderent uberiori multo rerum scientia praeditos non ea animi insolentia fuisse ut suas aeditiones etiamnum prospicienter animadversas omni sine adminiculo in mentes hominum induerent & in lucem egredi paterentur. Que ratio vel sola nos adegit hos lusos nostros alicui nuncupare amplissima cuius auctoritas eos ab omni obstrepentium calumnia praestaret immunes. Coeterum quisnam ille foret equidem non parum dubitavi, nec invenissem nisi occurrissetis, sapientissimi patres, quorum uterque dum separatim quidem et maior et dignior sit quam cui opusculum hoc nostrum incultum & inelegans dicari debeat, et ob id alter sufficere nimis videatur. Utrumque tamen patronum mihi vindicare certum habui cum ut, quemadmodum unanimi semper consensu hoc nunquam satis laudatum Montis acuti gymnasium prudentissime regitis, ita et istam immaturam ingenii mei foeturam coniunctis viribus et eodem semper nixu defensare conemini, tum ut vestris hucusque beneficiis adiutus [Aii r°] gratiam vobis nonnullam remetirer & mercedem eruditionis meae (si qua sit) rependerem imitarerque laudabilem aquilae Sestiacae gratitudinem. Que apud Seston a virgine educata gratiam retulit; aves primo mox deinde venatus aggerendo in defunctae postremo virginis rogum sese iniecit, simulque conflagravit. Iustum enim est collatum in se beneficium scriptis saltem agnoscere (si desit facultas) nec ullum referenda gratia magis est necessarium officium. Quod si in eos, a quibus nihil umquam liberaliter susceperimus, benigni esse non dubitamus, quales nos (ut inquit Cicero) in eos esse debemus qui iam profuerunt etiam nullo provocati beneficio! Nam quum duo genera sint beneficentiae, largiamur necne in nobis situm est. Omnino non reddere bono viro non licet, si modo id facere possit sine iniuria, quod praeclare dictum a Cicerone, cum exactius ipse, contemplerer, has vobis nugas nuncuparem necne diutius dubitavi quandoquidem, taeterrima ingratitude labe eximi contendens, gratiam beneficiorum acceptorum aliquam rependendo, verebar summopere ne, dum hoc saltem honore vos impertiri vellem, iniuriam vobis facere potius viderer, utpote quum hoc opusculum minus sit quam quod nomini vestro dignum censeatur. Etenim meam ingenii hebetudinem haudquamquam diffidens, intelligo me nihilo melius egisse Menippo Phoenice qui, cum exuberantem librorum copiam reliquerit, nil tamen scripsit memoria dignum. Porro ea vos humanitate cognovi ut quicquid a me proficiscatur boni consulturos existimem. Potuissem iure quidem et cum Platone et cum Metrocle ista somniorum phantasmata ac veluti dehyramenta flammis exurere! Mecumque forsitan longe melius ageretur, si cum Platone dixissem hic Vulcane Paruus opera tua indiget. Verum quum in mentem Crathis illius Thebani veniebat dicentis aliquem non posse inveniri qui non sit lapsus, sed veluti in malo Punico granum semper aliquod putidum esse, ab hac animi sententia revocabar putabamque veniam errori donatum iri eo facilius quo humiliorem quisque authorem agnosceret quique etiam si nulla insit, culpam tamen aliquam deprecari maluerit quam culpa carere. Hunc itaque Arionem lusimus, nolentes scilicet hystoriis fabulisve undecumque accumulandis inuigilare. Cui quidem provinciae abunde satisfacisse videtur Rauisius noster, multiplicis homo doctrinae, honestique & perquam amæ- [Aii v°]ni ingenii, qui facultatem & poeticam et oratoriam perinde amplexus est ut (quod de Politiano Picus) utram magis haud satis constet, sitque cinnus utriusque dicendi generis. Quique humanioribus literis nutantibus sane et ruinosis iam adeo solerter prospexit ut, si in hac Parrhisiorum academia similes etiam pauci forent, bonas artes brevi sperarem hoc vindice receptum iri. Sed ne in presentia illum videamur, extollendum suscepisse, redeat unde digressa est oratio. Arionem hunc lusimus, ornatissimi viri, quem acceptorum a vobis beneficiorum non immemores vobis dicamus, ut qui hactenus nullas vobis gratias egerim, hoc saltem munusculo a vicio ingratitude me redimam. Fateor equidem omnem plane orationem meam vestris in me amborum meritis imparem esse. Coeterum vestra humanitas quod deest ultro suppletura videtur, quum mihi in aliis faciles admodum fueritis. Et ne quispiam desideret cur ad haec ludenda animum appulerim, certo sciat virtutem aculeos admovisse et ad id agendum incendisse; videbam et enim Petrum Rossetum, felicitis hominem ingenii et poetarum illectamentis deditissimi, cum Paulo suo fulminantem, Ioannem

Vaccaeum, de cuius immensis laudibus longiore mihi subsellio agendum esset, Parrhisiae suae applaudentem, et Quintianum Orpheo suo. Quos dum constaret nomen sibi aliquod iam peperisse, eadem via ad gloriam mentis honestae facem ardentissimam pergere certum habui, quamquam non ea sim ingenii dexteritate praeditus ut eos assequi possim. Reliquum est, viri celeberrimi, ut qui me ab ineunte aetate et literis et moribus solícite imbuistis, nostrum hoc opusculum quod sub nomine vestro in lucem exit, defendatis. Quod si vos fecisse cognovero, quando aliter gratificari non datur, illud praestabo semper, ne quam occasionem celebrandi nominis vestri praetermittam, daboque operam posteris relinquatur perpetuum in scriptis meis, non doctrinae modo vestrae, sed animi inter nos benevoli monumentum. Valete o praesidium et dulce decus meum,

*ex vestro Montis Acuti gymnasio
tertio Kalendas Iulias 1522.*

**AUX HOMMES DE TRES HAUTE MORALITE, AUX EMINENTS PROFESSEURS
DES LETTRES SACREES, NICOLAS BEDA ET PIERRE TEMPETE, DIRECTEUR
DE MONTAIGU, NICOLAS PETIT DE BELLOZANE ADRESSE SON MEILLEUR
SALUT.**

Une vieille habitude des poètes a subsisté, qui prend chaque jour davantage de force, hommes très cultivés, et qui veut que l'on ne publie aucune œuvre, ou presque, sans la dédier à quelqu'un dont la caution puisse l'aider à venir au jour en plus grande sûreté. Alors que, de toute mon attention, je réfléchissais moi-même à cela, il me semblait qu'il vaudrait la peine, me conformant à la coutume commune aux poètes, de choisir pour me défendre quelqu'un, dont le renom permettrait aux minces prémices de mon talent de circuler, de surprendre l'orgueil des jaloux et d'être soutenus grâce à des sortes d'états, bien que par nature ils soient pour ainsi dire enclins à tomber d'eux-mêmes. Surtout, conscient de la minceur de mon œuvre, je pressentais que, si je passais outre la façon d'agir habituelle à tous, je succomberais à l'odieux péché d'arrogance, et que tous me soupçonneraient de n'avoir moi-même nullement craint les morsures de l'envie, comme si l'on m'avait gratifié de tous les suffrages ; en effet, bien sûr, tous verraient que la plupart des hommes bien plus savants n'ont pas eu cette maladresse d'esprit de permettre que soient portées à la connaissance du monde et que voient le jour leurs productions, célèbres encore maintenant, sans aucun état. Cette seule raison eût suffi pour nous pousser à dédier nos amusettes à quelqu'un dont la très illustre caution puisse les préserver de toute tapageuse calomnie. En outre, j'ai longuement hésité, certes, sur l'identité de ce protecteur, et je n'aurais pas trouvé si vous ne vous étiez présentés à mon esprit, pères très sages ; chacun de vous deux, pris séparément, est assurément trop important et trop digne pour être le dédicataire de ce petit ouvrage qu'est le nôtre, sans apprêt ni élégance, et pour cette raison, l'un ou l'autre semblerait plus que suffisant. Pourtant, je décidai de revendiquer votre double patronage afin que, d'une part, de même que, toujours en bon accord l'un avec l'autre, vous dirigez, avec la plus grande sagacité, ce collège de Montaigu que l'on ne loue jamais assez, de même aussi vous tâchiez, en conjuguant vos forces et avec une même ardeur, de défendre le modeste et immature produit de mon talent ; afin que, d'autre part, aidé de vos bienfaits jusqu'à ce jour [Aii r°] je puisse vous donner en retour quelque remerciement et vous dédommager de mon éducation (pour autant que j'en aie), en imitant la louable gratitude de l'aigle de Sestos. Celui-ci, élevé à Sestos par une vierge, sut lui témoigner sa reconnaissance : il lui rapporta d'abord des oiseaux, puis bientôt les produits de sa chasse ; à la fin, il se jeta sur le bûcher funèbre de la vierge et se consuma dans les flammes en même temps qu'elle. Il est juste, en effet, de reconnaître les services qui nous ont été rendus, au moins par nos écrits (si l'on ne peut rendre les mêmes), et aucun devoir n'est plus nécessaire que de témoigner en retour notre reconnaissance. Or si nous n'hésitons pas à être bons à l'égard de ceux loin desquels nous n'entreprîmes rien de noble, comment ne devons-nous pas nous comporter (comme le dit Cicéron) à l'égard de ceux qui nous furent utiles, sans y être incités par nul bienfait de notre part ? Car, alors qu'il existe deux espèces de bienfaisance, il dépend de nous d'être généreux ou non. Il ne sied pas du tout à un homme de bien de ne pas acquitter sa dette, à condition toutefois qu'il puisse le faire sans causer de préjudice, ce que Cicéron a dit excellemment ; plus j'examinais attentivement moi-même cette affirmation, plus

j'hésitais à vous dédier ou non ces bagatelles puisque, m'efforçant d'être lavé de la très infâme tâche de l'ingratitude, en payant en retour de quelque reconnaissance les bienfaits acceptés, je redoutais plus que tout que, en voulant vous faire honneur, je puisse sembler plutôt vous faire offense puisque ce petit ouvrage est trop humble pour qu'on puisse l'estimer digne de votre renom. Et de fait, je me rends compte qu'en ne me défiant en aucune façon du manque de pénétration de mon esprit, je n'ai pas mieux agi que Ménippe le Phénicien qui, ayant pourtant laissé une extraordinaire abondance de livres, n'a pourtant rien écrit qui fût digne de mémoire. Par ailleurs, je vous sais d'une telle sagesse que, je pense, vous ferez bon accueil à tout ce que je peux produire. J'aurais pu à bon droit, assurément, avec Platon et Métroclès, détruire par les flammes ces visions oniriques, pour ainsi dire ces divagations, et il eût été peut-être bien préférable pour moi de dire avec Platon : « Vulcain, ce Petit a besoin de ton aide ». Mais, lorsque me venait à l'esprit l'illustre Thébain Cratès disant « qu'on ne peut trouver quelqu'un qui ne se soit pas trompé, mais que de même dans une mauvaise grenade il y a toujours un pépin pourri », j'étais retenu par ce trait d'esprit, et je pensais que l'on m'excuserait d'autant plus facilement qu'apparaîtrait mieux à chacun l'humilité de l'auteur, qui, même s'il n'était entaché d'aucune faute préférerait cependant chercher à s'excuser de quelque chose plutôt que de n'en avoir pas commise. C'est pourquoi je me suis amusé à composer cet *Arion*, mais sans vouloir évidemment passer mes nuits à compiler des histoires ou des fables. Dans ce domaine, certes, notre cher Ravisius semble avoir donné parfaite satisfaction, en homme à l'érudition multiple, au génie honnête et très agré-[Aii v°]able, lui qui a embrassé l'art poétique et l'art oratoire au point que (comme le dit Pic à propos de Politien) on ne saurait décider laquelle des deux disciplines il possède le mieux, et qu'il combine les deux genres de style. Il a déjà veillé sur les belles lettres qui chancelaient grandement et déjà menaçaient ruine, avec tant de soin que, si dans cette académie parisienne il s'en trouvait, même peu, qui lui fussent semblables, je pourrais espérer que sous peu les bonnes lettres soient reconquises grâce à ce défenseur. Mais, pour ne pas sembler à présent avoir entrepris la louange de ce grand homme, il faut que mon propos revienne à ce dont il s'est écarté. Je me suis amusé à composer cet *Arion*, hommes très cultivés, que je vous dédie - car je ne suis pas oublieux des bienfaits reçus de vous - pour pouvoir, ne vous ayant jamais rendu grâce jusqu'à maintenant, me racheter, au moins par ce maigre présent, de ma coupable ingratitude. Je confesse, certes, que tout mon propos, dans son intégralité, vaut moins que les services que tous deux vous me rendîtes. Pourtant, votre sagesse me semble prête à compléter plus qu'il n'en est besoin ses manques, puisque dans d'autres circonstances vous avez su vous montrer envers moi très indulgents. Et afin qu'on ne me demande pas pourquoi j'ai appliqué mon esprit à composer ces amusements, que l'on soit bien convaincu que c'est la vertu qui m'a aiguillonné et enflammé du désir de le faire. Et de fait je voyais Pierre Rosset, homme d'un heureux génie, et entièrement voué à faire les délices des poètes, resplendir comme la foudre avec son *Paulus*, Joannes Vaccaeus, qu'il me faudrait célébrer plus longuement sans tarir, applaudissant à sa propre *Parisienne*, ainsi que Quinziano à son *Orphée*. Ces hommes, c'est évident, s'étaient déjà ménagé quelque renom ; je décidai de poursuivre sur le même chemin, vers la gloire, le très ardent flambeau d'un esprit honorable, bien que je ne sois pas pourvu d'un talent si habile qu'il me permette de les égaler. Il vous reste, hommes très illustres, puisque depuis mon jeune âge vous m'avez imprégné avec soin de littérature et de morale, à défendre mon petit ouvrage que voici, qui vient au jour sous votre nom. Or si j'apprends que vous l'avez fait, comme je ne peux pas vous remercier autrement, je ferai toujours en sorte de ne pas manquer une occasion de célébrer votre nom, et je m'appliquerai à ce que demeure éternellement pour la postérité dans mes écrits le témoignage, non seulement de votre savoir mais également des sentiments cordiaux qu'il y a entre nous.

Adieu, vous, mes tutelles, et ma douce gloire,
de votre collège de Montaigu,
Le 30 juillet 1522.

Bibliographie

Angelo Poliziano, Letters, Volume I, Books I-IV, edited and translated by S. Butler, Cambridge-London, Harvard University Press, 2006.

P. Caron, *Noël Béda* précédé de *Le diabolique docteur et les saints érudits*, par A. Laimé, Paris, les Belles Lettres, 2005.

P. Galand-Hallyn, *Un professeur-poète humaniste : Joannes Vaccaeus, La Sylve parisienne (1522)*, Genève, Droz, 2002.

A. Laimé, « L'avant-garde néolatine précurseur de Rabelais : la Barbaromachie de Nicolas Petit », à paraître dans les actes du colloque « *Rabelais ou « L'aventure des gens curieux »* », *L'hybridité des récits rabelaisiens (27-31 août 2006)*, éd. Cl. La Charité et D. Desrosiers-Bonin, à paraître à Genève chez Droz en 2007.

J. Lecointe, *Poetica de François Dubois*, dossier d'habilitation soutenu à l'Université de Paris IV en janvier 2000.

Poétiques de la Renaissance. Le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle, sous la dir. de P. Galand-Hallyn et F. Hallyn, Genève, Droz, 2001.